

Estivants

Kawkab al-Charq, 28 mai 1933

Quant au peuple, il passera la saison estivale comme il a coutume de la passer chaque année — acharné au travail, s'efforçant de supporter ses fardeaux, endurant les formes épuisantes de la peine et les aspects accablants de la misère, parce qu'il a besoin de vivre et parce que vivre en ces jours n'est pas chose aisée. Il ne suffit pas de tendre la main pour obtenir ce qu'on veut — il faut s'y employer tout le jour, y consacrer les veilles de la nuit, mépriser la douleur pour conjurer la faim, exposer tout son corps à la chaleur du soleil brûlant, et se charger du double de ce qu'on supportait pour atteindre une partie de la subsistance qu'on doit à soi-même et à sa famille.

Il est donc hors de question pour le peuple de songer à fuir l'été ou à s'en échapper vers le bord de mer — où souffle la brise fraîche, où l'attendent le repos et la dégustation des plaisirs de la vie, où il pourrait se délester des fardeaux du travail de toute une année et se préparer à les porter de nouveau quand l'automne viendrait. Le peuple ne pensera à rien de tout cela parce qu'il n'a jamais eu l'habitude d'y penser, et parce que la vie ne l'a jamais habitué à lui accorder le répit, le loisir et l'aisance financière qui lui permettraient d'y penser. Et parce que la vie en ces jours lui réclame le double de l'effort qu'elle lui réclamait, lui coûte le double de la peine qu'elle lui coûtait, sans pour autant le dispenser de la douleur de la faim et de la privation.

Et ainsi des pieds nus marcheront sur une terre embrasée jusqu'au sang ; des visages hâves subiront la fournaise du soleil jusqu'à en brûler ; des rayons de feu solaire traverseront des vêtements déchirés et troués jusqu'à atteindre les corps, y opérant un effet qui ne ressemble à rien tant qu'à celui du fouet — qui peut aussi les toucher douloureusement en cas de défaillance dans le paiement des impôts. Hommes et femmes, jeunes et vieux, rentreront chez eux en fin de journée où les attendent des enfants affamés — certains ayant obtenu un peu, d'autres n'ayant rien obtenu du tout. Ceux qui ont obtenu quelque chose se contenteront d'un peu de pain et d'oignons et de ce qui ressemble aux oignons. Ceux qui n'ont rien obtenu se contenteront de patienter dans la faim, espérant que le lendemain les récompensera de cette patience par quelque chose de meilleur.

Quant au Premier ministre, il passera l'été en convalescence à Paris et Versailles, et se déplacera de Paris et Versailles vers où les médecins lui conseilleront — villes de montagne, villes de bord de mer ou villes côtières de l'océan — où la vie est douce et l'existence souriante, où la nature est exubérante et la sérénité permanente. Autour du chef du gouvernement se trouve une compagnie de gens qui ne sont pas malades, et qui n'ont rien qui ressemble à la maladie, mais qui sont attachés au Premier ministre — lui allégeant sa vie

légère, lui facilitant son existence facile, lui allégeant son fardeau léger, le reposant même du repos, et le distrayant même de l'oisiveté !!

Quant aux ministres, ils abandonneront leurs bureaux grandioses et luxueux et leurs belles maisons confortables — car la canicule y est intense et l'été y est épuisant pour les esprits et accablant pour les corps — et ils se déplaceront à Alexandrie, où la mer et son beau rivage les attendent, son air libre et les variétés de plaisirs et de joies qui s'agitent près de ses vagues, et les formes de bonheur et de délices que procurent l'éclat du jour et l'obscurité de la nuit. Une compagnie de fonctionnaires se déplacera avec eux pour les reposer de leur repos, leur faciliter leurs travaux aisés, et leur permettre de jouir de cette belle vie — la vie estivale à Alexandrie. Et avec les ministres et les fonctionnaires se déplacera une compagnie de domestiques et de suivants qui prépareront pour les uns et les autres ce dont ils ont besoin pour goûter cette existence confortable et jouir d'une âme tranquille pendant des mois de l'année, après avoir été lassés par la vie sérieuse et laborieuse du Caire.

L'État dépensera pour les uns et les autres, pour tous. Il dépensera pour les estivants à Alexandrie. L'État est tenu de dépenser pour les uns et les autres car ce sont ses ministres et ses fonctionnaires. Et quand a-t-on vu l'État manquer à se montrer généreux envers ses ministres et fonctionnaires et les domestiques de ses ministres et fonctionnaires ?!

Mais il est une chose à laquelle personne ne pensera, que personne ne remarquera, sur laquelle personne ne s'arrêtera — et ces ministres et fonctionnaires et leurs suivants nous en voudront d'y penser maintenant et de vouloir les en rappeler et attirer leur attention, dans l'espoir que cela suscite entre eux et leurs consciences quelque chose d'une conversation non dépourvue de leçon et d'enseignement, et qui pourrait parfois éveiller l'émotion de la honte !!

Cette chose est que les fonds que l'État dépensera pour eux afin qu'ils jouissent du plaisir de la mer, de son air libre et de sa brise fraîche, sont précisément prélevés sur ceux que le soleil brûlera sans merci, dont les pieds saigneront sur une terre embrasée par la canicule, dont les visages seront noircis par cette fournaise qui les assaille de toutes parts, et que ces rayons ardents caresseront en pénétrant jusqu'à leurs corps figés — à travers leurs vêtements déchirés et usés. Il est donc du devoir des ministres et des fonctionnaires, lorsqu'ils plongent dans l'eau le matin ou le soir ; lorsqu'ils s'assoient à leurs bureaux dans leurs offices et que cette légère brise vient caresser leurs visages, pénètre jusqu'à leurs corps et y éveille un léger plaisir qui invite à l'énergie ; ou lorsqu'ils s'assoient à leurs tables dans les clubs et les cafés en savourant ce qu'on leur apporte en fait de nourriture et de boisson, et regardent la mer que le soleil inonde de ses rayons en début de journée, ou dont il retire ces rayons au crépuscule, et que la lune caresse quand la nuit avance ; et lorsqu'ils voient danser les danseurs et les danseuses, entendent jouer les musiciens et les musiciennes, emplissent leurs yeux de ces belles et envoûtantes scènes qui s'animent sur le bord de mer le soir, remplissant l'air

d'enchantement et les âmes de trouble, et allumant dans les cœurs un feu — dont une part est innocent et une part est coupable !

Il est de leur devoir, lorsqu'ils se divertissent de tout cela et trouvent le plaisir de tout cela, de se souvenir de ces malheureux dont les pieds saignent et les visages brûlent, qui respirent un air dont la composition même est la flamme, qui rentrent après de longues peines et de dures épreuves — et dont beaucoup ne trouvent peut-être rien à manger !

Oui, il est de leur devoir de se souvenir de ces gens — car ce souvenir peut faire quelque bien, et peut éveiller dans leurs âmes quelque chose de la tristesse pour les misérables, de la compassion pour les malheureux, et de la sympathie pour les affligés. Il peut les pousser à reconnaître quelques-uns des droits de ces gens, à se rappeler quelques-uns de leurs mérites, et à s'imposer — non pas de leur rendre leur argent, ni de partager leurs douleurs, ni de leur ôter une partie de leurs fardeaux — mais de s'occuper de leurs intérêts et d'y veiller avec soin et attention. Peut-être cela leur fera-t-il sentir qu'ils n'ont pas été abandonnés en proie au mal et à la mauvaise condition, mais qu'ils ont des ministres et des fonctionnaires qui leur témoignent quelque pitié, leur accordent quelque sympathie, et les regardent d'un regard non dépourvu de compassion !!

Où en sommes-nous et en quel siècle vivons-nous ? Nous sommes en Égypte, qui est une partie de l'Europe — alors dans quel pays d'Europe les ministres abandonnent-ils leurs capitales pour passer l'été aux frais de l'État ?! Nous sommes au vingtième siècle, celui où la personnalité des peuples s'est affirmée, où les différences entre les classes ont commencé à s'effacer, et où les actions des gouvernements ont été soumises aux formes de surveillance les plus rigoureuses et aux types de comptes les plus exigeants. Où est donc la reconnaissance de la personnalité du peuple qui endurera le supplice en été pour que ses ministres et fonctionnaires jouissent à ses frais de toutes les formes du bien-être ?

Et pourquoi les ministres et les fonctionnaires se déplacent-ils à Alexandrie aux frais de l'État ? Ils ont deux options : soit ils sont capables de travailler — et dans ce cas qu'ils restent au Caire ; soit ils sont incapables de travailler — et dans ce cas qu'ils démissionnent ou se reposent en congé à leurs propres frais, non aux frais du peuple misérable et privé.

Ils diront que les ministres se déplacent pour être près de Sa Majesté le Roi, et que les fonctionnaires se déplacent pour être près de leurs supérieurs les ministres et fonctionnaires. Mais les rois et les présidents des républiques passent l'été en Europe, et les ministres restent dans leurs capitales — et quand les chefs d'État ont besoin d'eux, ils se rendent là où ils les rencontrent dans leurs résidences d'été, puis ils retournent ensuite là où ils travaillent.

Le Caire n'est pas loin d'Alexandrie où Sa Majesté le Roi passe l'été. Il est des plus simples et des moins contraignants que les ministres se déplacent là où ils ont l'honneur de se présenter devant Sa Majesté pour recevoir ses hauts commandements et soumettre à son auguste présence ce qu'ils souhaitent lui soumettre.

Ce n'est donc pas l'intérêt de l'État qui exige le déplacement du gouvernement à Alexandrie — c'est l'agrément des chefs du gouvernement, les ministres et les fonctionnaires. Cela était tolérable, malgré son poids et son éloignement du droit, avant que cette terrible crise ne s'intensifie. Quant à maintenant, c'est une affaire dont la moindre description possible est qu'il n'y a aucun moyen de la défendre.

Il a été prétendu que le Premier ministre par intérim avait envisagé d'annuler ce voyage d'été, puis prétendu qu'il avait abandonné cette réflexion. Que le Premier ministre y réfléchisse à nouveau, que les ministres réfléchissent avec lui, que les fonctionnaires réfléchissent avec eux, et que le Parlement réfléchisse avec eux tous — que ces jours ne sont pas des jours de luxe et de prodigalité, mais des jours d'endurance et de privation ; que la vie qu'ils mènent au Caire n'est ni mauvaise ni médiocre, mais est au contraire une vie que leur envient beaucoup de ministres des grandes puissances.

Qu'ils restent donc au Caire — car c'est là le minimum qu'ils se doivent de faire pour témoigner de leur solidarité avec les gens et partager, ne serait-ce que de loin, les difficultés qu'ils endure.